

ENTREVUE *par L'œil lucide*

Nous avons rencontré la réalisatrice et artiste Claire Glorieux à propos de son film *Zou*. Son parcours mélange musique, arts plastiques et documentaire de création, qu'elle explore différemment dans chacune de ses œuvres. Ce moyen-métrage est son premier film documentaire.



Image issue du film

Le synopsis : « *Zou* raconte le chemin d'un homme avec une jambe en moins qui avance plus intensément qu'un homme valide. La jambe amputée, membre fantôme qu'il peut encore bouger dans sa tête, est le pivot de cette histoire. À la fois trace de la guerre qui lui a fait perdre la plupart des membres de sa famille et l'a forcé à fuir son pays, à la fois frein à son exode qui lui a rendu la marche douloureuse et plus laborieuse que n'importe lequel de ses compagnons de route, c'est aussi le point d'appui pour son intégration dans un nouveau territoire. »

Entretien avec Claire Glorieux

Re transcription de l'entretien (extraits)



Q. *Comment avez-vous rencontré Ahmad Shah, le protagoniste de Zou, et pendant combien de temps l'avez-vous suivi et filmé ?*

R. J'ai rencontré Ahmad Shah dans un cadre familial. Le personnage de l'hébergeur - qui est prêtre - fait partie de ma famille, c'est un cousin de mon père. À ce moment-là, Ahmad Shah venait juste d'arriver, il ne parlait pas encore français. Je l'ai vu arriver avec une pochette cartonnée dans laquelle il y avait des photos de sa famille. Sans vraiment pouvoir parler, avec ses images on a compris qu'il avait dû laisser sa femme et ses enfants au Pakistan, qu'ils n'étaient pas avec lui.

Ce n'est pas notre rencontre qui m'a donné envie de faire un film, c'est ce qui s'est passé ensuite, à partir du moment où il a obtenu ses papiers et qu'il a commencé à travailler dans l'atelier de fabrication de prothèses. Ce qui m'interpellait, c'était ce parallèle entre sa condition physique et son handicap. Avant même qu'il ne travaille dans l'atelier de fabrication de prothèse, ça passait déjà par quelque chose en rapport avec le pied. Symboliquement, c'était très fort. J'y ai vu une histoire, quelque chose à raconter par ce prisme du « membre fantôme ». On a commencé à faire les premiers entretiens en 2013, et le film s'est terminé en 2021. Mais tant que ses enfants et sa femme n'étaient pas arrivés en France, il ne voulait pas débiter un tournage. C'est seulement à leur arrivée qu'il m'a donné carte blanche. On a commencé par des entretiens seulement sonores, puis quelques repérages filmés qui ne sont pas utilisés en tant que tels : [il s'agit] d'arrêts sur images des repérages.

Q. *Dans la scénographie de votre film, on retient surtout les dioramas. Pouvez-vous expliquer de quoi il s'agit ? Pourquoi ce choix du diorama et du papier ?*

R. Étymologiquement, « diorama » veut dire « voir à travers ». Ça ressemble à une boîte où il y a des éléments en deux et en trois dimensions. Ce n'est pas

une maquette, mais c'est comme un mini-théâtre.

Au tout début de mes recherches, j'ai pu récupérer un document sonore qui a servi pour la demande d'asile d'Ahmad Shah : c'était une sorte d'autobiographie. Là, je me suis dit que j'allais trouver des images de villes qui sont nommées dans le récit, je les ai imprimées, puis collées les unes à côté des autres sur le mur. J'ai alors filmé de très près avec ma caméra, en avançant très lentement sur cette frise, pour arriver jusqu'à Dunkerque. En regardant ces images montées avec le son, ça a recréé quelque chose de percutant. Je me suis dit qu'avec presque rien on pouvait dire beaucoup et que j'allais faire ça tout le film. Alors, c'était quand même bien de voir son corps au travail, donc avec la monteuse, Marie Bottois, on a beaucoup travaillé le dosage entre les images imprimées et les images filmées. Il fallait qu'on puisse s'attacher au personnage, donc à des moments le voir en vrai. Il y avait également cette volonté de se distancier de cette histoire. Une histoire que je n'ai pas vécue, dont je suis très loin, même si elle me touche. C'est aussi plus pudique et ça nous emmène également du côté de la fiction, comme dans une épopée.

Par rapport au choix du papier, c'est un matériau qui est pauvre, simple. J'aime bien que dans le film on soit tous à bricoler, Ahmad Shah, Gonzague et moi. Et puis on pense à « sans-papier », même si ce n'était pas mon idée au début, mais finalement c'est du papier : ça parle de ça dans sa recherche d'un pays qui l'accueille.

Q. *Vous avez parlé de distance et de pudeur, et on la ressent dans le rapport au corps d'Ahmad Shah. Que pensez-vous de son rapport à lui-même ?*

R. C'est vrai qu'il n'en parle pas, c'est plutôt Gonzague qui en parle, notamment de son sens du mouvement. Je pense qu'il a essayé de masquer, ou en tout cas de faire le maximum. Dans les repérages, il fait le poirier, joue au foot avec ses enfants ; il est extrêmement fort. Par contre, il se questionne beaucoup sur son avenir professionnel, son travail est très physique. Sa blessure s'est rouverte plusieurs fois et il ne pense pas pouvoir continuer

encore très longtemps. Tout comme son histoire, ça reste une plaie ouverte. Son corps qui a été réparé mais qui continue de saigner, montre aussi que c'est un traumatisme réactivé à chaque prise de parole. Il m'a dit : « Claire, mais pourquoi quand je te parle de l'Afghanistan j'ai la main qui tremble comme ça ? » Il est marqué dans sa chair et dans son corps par tout ça.

Q. Au début du film, il y a une scène où Ahmad Shah parle du mot «zou», qui vient d'un jeu où le mot est répété. Est-ce que ce mot à un sens en dari ou dans une autre langue afghane ?

R. J'ai appris que ce jeu existe aussi en Iran. En fait, on ne répète pas le mot « zou », on le dit le plus longtemps possible, d'un souffle. C'est à dire qu'on commence à dire « zouuu... » et il faut pouvoir marcher, sans courir, et aller le plus loin possible, jusqu'à ce qu'on ai encore de la voix et du souffle pour finir ce mot. Un jour, on était en repérage et il y avait sa famille avec lui, ils s'étaient amusés à faire ce jeu, et pour moi c'était comme un cadeau. Je leur ai demandé, mais pour eux, « zou » ne veut rien dire.

J'en ai parlé à une amie qui donne des cours d'alphabétisation pour une association qui vient en aide aux réfugié-es à Paris, et elle côtoie plutôt des personnes qui parlent pachtô, une autre langue d'Afghanistan. Elle m'a dit que « zou » veut dire « allons », une forme du verbe conjugué « aller ». J'aime me dire que ça veut dire « allons-y », comme en français.

Entretien et édition : Tamia Mousseau. Prise de son : Rislane Hakym

Étudiantes en Master de création documentaire et stagiaires au sein de L'œil lucide.

Retrouvez prochainement l'intégralité de l'entretien

sur le site : www.loeillucide.com



Dans la prochaine Entrevue (9 novembre), rencontrez la réalisatrice du film Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?, Lucile Coda. Elle sera présente au cinéma Lux (Buisson-de-Cadouin) le soir de la projection pour présenter son film.

